

DLP 15-3-91039684

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

Au fil des jours
avec
nos partenaires

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
Mars 1991

45

ISSN 0294-3700

8° Jo 22680

1991, no 45-48

SOMMAIRE

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

14, rue Saint Benoît 75006 Paris

Tél : 42 61 78 21

Bulletin international

AU FIL DES JOURS, AVEC NOS PARTENAIRES

- Crise des ministères *par A. Gombault* 3
- l'action pour la disparition de la prostitution,
l'oubliée des synodes *par J.P. Leconte* 9
- Dix parcours pour dire Dieu demain (UOCF/FORUM) 12
- Cent ans de théologie masculine 15
- Œcuménisme et partenariat *par J. Courrière et F. Marin* 17
- Le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob,
le Dieu de Sara de Rebecca de Lea et de Rachel *par M. Buret* 19

CANBERRA

- Femmes et Œcuménisme *par M.T Van Lunen Chenu* 24

- AVEZ-VOUS LU ? 29
par M. Brun, M. Dumais et G. Luzsenszky

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signatures :

B. et Ph. Crestois, M. Moreau, J. Paton, E. Tassel

Ce numéro
35 FF

ABONNEMENTS 1991 (partant de janvier)

France 125 F, Europe 140 FF, Autres pays 150 FF

A verser à : FHE, 14 rue Saint Benoît - 75006 PARIS

CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173
Réalisation : Imprimerie La Vie Nouvelle, 126 av. du Gal. Leclerc, 93500 PANTIN
Dépôt légal : 1° trimestre 1991

25 février 1991. En France, la chaîne FR 3 relaye un bulletin d'information de la chaîne britannique Sky News. Une séquence est réservée à une femme « commandant » de l'armée américaine. Visage détendu et souriant pendant l'entretien : elle dit sa fierté d'avoir ses propres missions dans l'action de la guerre et vante les Etats-Unis de mettre femmes et hommes à égalité, puisqu'elles sont trois, ainsi engagées, sans discrimination de sexe. Visage concentré et tendu, filmé de trois-quart arrière dans l'hélicoptère qu'elle pilote, gestes précis et efficaces.

Ambivalence des valeurs et des images. Ambiguïté des justifications et des satisfactions. Incertitude sur les effets recherchés par la présentation d'une telle séquence dans un bulletin d'information : la guerre serait-elle plus humaine de pouvoir montrer le beau sourire d'une femme combattante « bien sans sa peau » ? la guerre deviendrait-elle justifiée et justifiable de pouvoir épinglez des avancées, malgré tout, dans l'égalité hommes-femmes ?

Il est certes agréable de voir un homme américain assumer les tâches quotidiennes auprès de ses enfants tandis que sa femme est là-bas dans le Golfe ; il est touchant de l'entendre trouver normal le changement de rôle (« quand j'étais au Vietnam elle l'a bien fait, c'est à moi de le faire aujourd'hui »), et de l'entendre dire, avec des mots simples, qu'il s'y prend finalement mieux qu'il n'aurait pensé au départ, et qu'il découvre à son tour, et la contrainte et le plaisir de la chose.

Mais comment vaincre les effets de tant de carnages et de torture, de délations et d'autosatisfaction, de propagande et de manipulation psychologique collective ?

Quelle saveur la paix aura-t-elle, si elle ne réussit à se tremper de la force et de la garantie de la vérité ?

Jean-Pierre LECONTE

N° 45.

Avec le n°44, nous participions au lancement du thème du colloque international des 28 et 29 septembre. « **Partenaires Autrement** » est plus qu'un titre, une piste de recherche que le colloque n'épuisera pas, un rendez-vous pris pour que les déclarations d'intention s'inscrivent dans des pratiques qui ne les contredisent pas, un horizon qui, donnant sens à la marche, lui garde la force d'un dynamisme.

Ce numéro dit les relations avec des **partenaires, au jour le jour**. Certaines sont vécues de façon heureuse, d'autres de façon plus critique. Partenariat au fil des évènements : demande de la revue « Il est une foi », collaboration avec le Mouvement du Nid, prochaine participation au Forum des communautés chrétiennes de Strasbourg (18-19 mai 1991) anniversaire, visite, travail de groupe, rencontre régionale...

Le colloque de septembre sera une fête. Multiples sont ses racines. Ce numéro fait état de quelques unes d'entre elles. Mais ce qui nous intéresse ce ne sont pas les racines comme telles mais la vie qui, par elles, est possible. A suivre...

Nous présentons nos excuses aux lectrices et lecteurs d'Illion qui se seront inquiétés de lire plusieurs fois « Illiade » dans le n° 44. Certes le Journal du Sud-Ouest n'avait pas hésité à pratiquer cette innovation, mais nous n'étions pas obligés de donner davantage d'« Il » à une prose qui n'en manquait pas.

Crise des ministères ?

Cet article a été publié par « Il est une FOI », 68, rue de Babylone 75007 PARIS, novembre 1990, n° 35, sous le titre « Une Eglise d'hommes et de femmes ». Il a été demandé expressément à « Femmes et Hommes dans l'Eglise », comme contribution à ce numéro consacré aux prêtres : « Prêtres, quoi de neuf à l'horizon ? »

Alice GOMBAULT et Jean-Pierre LECONTE se sont concertés pour donner le point de vue suivant :

L'Eglise connaît actuellement une diminution du nombre de prêtres qui fait parler de crise des ministères. Ce n'est peut-être là que la partie visible d'un iceberg. Ne considérer que la partie émergée risque de faire passer à côté des vrais problèmes et peut entraîner des stratégies courtes comme celle de recrutement par exemple, qui non seulement ne résoudre rien, mais au contraire créeront de nouveaux problèmes.

Les risques des stratégies à court terme

L'un des premiers risques est d'accepter tout désir de prêtrise chez les jeunes gens sans un discernement suffisant. Or, l'équilibre psychologique des prêtres est encore plus indispensable aujourd'hui qu'il

n'était hier, dans la société de mobilité où nous vivons, et ceux-ci ne peuvent guère parvenir à cet équilibre, sans une expérience professionnelle et humaine sérieuse. Le second risque est de céder aux besoins de certitudes que certains jeunes demandent à l'Eglise et de les munir d'un bagage « simple et sûr » capable de les sécuriser, mais complètement inapte à répondre à la complexité des situations que vivent nos contemporains. De ce fait, les chrétiens risquent de voir leur vie se couper en deux, d'un côté une foi d'enfant avec des réponses toutes faites et de l'autre une vie familiale, politique et professionnelle complexe, nuancée, ouverte, mais sans négociation possible avec les valeurs chrétiennes qui garderaient un statut surplombant. Le troisième risque est d'imposer à des communautés vivantes et responsables des prêtres issus d'un

AVEC NOS PARTENAIRES

modèle ancien, ne convenant pas au développement humain et chrétien de ces communautés et de les faire régresser.

Pour éviter ces effets, il convient de se demander ce que cache la crise des ministères. Il est trop facile d'accuser les jeunes de manquer de générosité ou les chrétiens de ne pas prier suffisamment. Il doit aussi y avoir d'autres raisons. Nous faisons l'hypothèse qu'il y a à cette crise des raisons d'ordre structurel, que nous résumerions en disant que le ministère ordonné n'est pas adapté aux idéaux et aux besoins contemporains. Nous mettons là en cause le ministère ordonné dans sa forme actuelle et non sa nécessité.

Des normes inadaptées

Une première précision s'impose ici. Peut-on vraiment parler de crise de ministère, lorsque des ministères nouveaux fleurissent un peu partout ? Le Peuple de Dieu manifeste une belle vitalité pour apporter des réponses au manque de prêtres. Une seconde précision concerne l'expression que nous avons voulu éviter dans le titre de cet article, à savoir celle de « crise des vocations ». En effet, Dieu ne cesse d'appeler et il n'y a peut-être jamais eu tant de variétés dans les vocations.

Si crise, il y a, c'est une crise des ordinations, mais non une crise des vocations. En effet, des vocations naissent

pour répondre aux besoins et aux urgences des communautés chrétiennes. Mais l'Esprit souffle où il veut, et les personnes aptes à répondre à ces besoins et urgences ne correspondent pas forcément aux normes disciplinaires de l'Eglise catholique romaine. Pour parler en clair, ces appels ne s'adressent pas exclusivement à de jeunes garçons, mais aussi à des hommes mariés, à des femmes, voire à des couples - toutes catégories de chrétiens exclues du ministère ordonné. Nous serions tentés de dire que c'est l'Eglise hiérarchique, par son attachement à une discipline située historiquement, qui crée elle-même la crise des ministères. Elle paraît souvent plus soucieuse de légitimer théologiquement des règles conçues pour une autre époque que de les transformer pour répondre aux besoins actuels de l'évangélisation.

La règle du célibat n'est du reste pas la seule, ni peut-être la première à remettre en cause. En effet, la désaffection de nombreux prêtres qui ont quitté le ministère s'explique moins par le désir de se marier, que par le malaise qu'ils ressentent par rapport à l'exercice de l'autorité. Représentants locaux du pouvoir centralisé romain et de plus placés sur un piédestal par la sacralisation de leur pouvoir, les prêtres sont tenus éloignés des relations d'égalité et de réciprocité qu'expérimentent tous les jours les membres de leur communauté.

Nos sociétés sont travaillées depuis des décennies par les idées démocratiques, et le fonctionnement inégalitaire de l'Eglise

paraît très en recul par rapport à ces idéaux. En plus de l'exclusion des femmes du ministère ordonné ou de celle des hommes mariés, citons encore l'imposition sans concertation de normes morales, le monopole clérical et l'exercice de l'autoritarisme à tous les niveaux de l'Eglise, aggravant le clivage clercs/laïcs et la subordination des seconds aux premiers. Nous sommes loin de l'idéal évangélique de service et d'amour réciproque qui s'incarne de façon plus contemporaine dans l'idée de démocratie que dans celle de hiérarchie trop imprégnée par la monarchie.

Comment alors s'étonner que le service de l'Eglise dans les normes actuelles du ministère ordonné se montre si peu attrayant ? Chacun/e constate les graves dysfonctionnements qu'entraîne une conception dépassée du ministère et peut hésiter à en être complice.

Les conséquences de la vitalité du peuple de Dieu

Les services rendus par les laïcs, hommes et surtout femmes, numériquement plus nombreuses à œuvrer dans l'Eglise, sont des ministères, au sens étymologique du mot. Les responsabilités qui pèsent sur elles et sur eux en ont amené un grand nombre à se former pour acquérir les compétences nécessaires au bon accomplissement de leurs tâches. Nous n'en voulons pour preuve que la nécessaire édition par « Il est une foi »

des diverses formations théologiques existantes. Celles-ci foisonnent tant au niveau local qu'au niveau national et s'adaptent aux disponibilités et aux besoins des laïcs/ques. Une nouvelle génération de laïcs formés entrent parfois en compétition avec les prêtres ou sont tout au moins perçus par eux comme des concurrents. Travaillant avec parfois davantage de compétence et sur les mêmes terrains que les clercs, ils créent chez ces derniers de véritables crises d'identité. Là, l'expression « crise des ministères » est tout à fait justifiée. Pour protéger leur rôle et l'identité qui y est attachée, certains prêtres se crispent sur leur pouvoir. Des compétences laïques sont ainsi refusées ou négligées au détriment de l'ensemble du peuple chrétien. Et que d'énergie gâchée dans des conflits stériles !

Dysfonctionnements ecclésiaux

Quand, malgré tout, la coresponsabilité se joue de façon harmonieuse entre laïcs/ques responsables et prêtres (heureusement, cela arrive aussi !), le travail accompli par les laïcs/ques reste marqué d'une certaine ambiguïté. L'accueil dont ils et elles sont responsables, le rassemblement qu'ils et elles opèrent, l'évangélisation qu'ils et elles accomplissent, les signes liturgiques posés ne peuvent prendre leur pleine dimension ecclésiale, faute d'ordination, dont le rôle est bien d'assurer l'engagement de l'Eglise dans les actes et les

AVEC NOS PARTENAIRES

signes posés.

La reconnaissance par la hiérarchie du travail accompli, la lettre de mission de l'évêque, quand elles existent, ne peuvent pas lever complètement l'incertitude sur la pleine valeur ecclésiale du travail des laïcs/ques. De toute façon, malgré l'excellence du travail accompli et sa bonne réception par la communauté au sein de laquelle il se fait, les laïcs/ques ne peuvent rassembler le Peuple de Dieu, dont c'est pourtant le droit, dans la célébration de l'Eucharistie et de la Réconciliation. Cette impossibilité de fait risque de priver des communautés de ce qui est pour elles à la fois nécessité et droit.

Nous touchons là les conséquences de ce que nous avons appelé « crise de l'ordination » et qui apparaissent comme de véritables disfonctionnements ecclésiaux. Que faire alors ?

Voies nouvelles

Arrivés à ce point de notre analyse de la crise, il s'agit de proposer les voies nouvelles qui s'en dégagent. Il faut considérer la diminution du nombre des prêtres et l'engagement laïc qui en découle comme des signes providentiels, permettant de repenser et de transformer le ministère ordonné.

- L'un des écueils à éviter est de clériciser les laïcs/ques qui s'engagent dans les tâches d'Eglise. Le risque du diaconat

est de cet ordre : grâce au diaconat permanent, des hommes mariés ont accès à l'ordination. En soi, ceci est une très bonne chose qui accoutume les esprits à l'ordination presbytérale d'hommes mariés et qui peut devenir le prélude de l'ordination des femmes.

Mais les diacres sont parfois mal situés : sous-prêtres ou super-laïcs ? Le malaise est sensible tant dans leurs relations avec les prêtres que dans leurs relations avec leur femme et leurs enfants. En dehors du diaconat, on assiste aussi parfois à une cléricisation des laïcs/ques que j'attribuerais à deux raisons. La première vient d'un esprit de revanche inconscient. Après avoir souffert longtemps de la soumission aux prêtres, certains et certaines utilisent à leur tour les bribes de pouvoir qu'ils détiennent. Et nous touchons à la deuxième raison : ils les utilisent comme ils ont vu faire. Ils n'ont pas d'autres modèles que le modèle clérical pour se comporter dans l'Eglise et reproduisent le même exercice du pouvoir. Ils/elles se rendent ainsi insupportables tant aux clercs qu'aux laïcs. A l'inverse de ce phénomène de cléricisation, se mettent aussi en place de nouveaux fonctionnements plus proches de ce qui se passe dans l'entreprise ou dans la famille : fonctionnements faits de négociation, de participation et de dialogue. C'est une première voie qu'il faut explorer et développer afin de déclericaliser tant les clercs que les laïcs/ques.

- Une deuxième voie de réflexion se

AVEC NOS PARTENAIRES

présente grâce à la multiplication actuelle des types de ministères. On s'aperçoit qu'il est difficile de n'appliquer le mot « ministère » qu'au seul ministère presbytéral ordonné. Ces ministères divers ont surgi pour répondre à des besoins précis et situés. Cela remet en cause le ministère universel dans l'espace et le temps. Ne faut-il pas penser à des ministères à objectifs, pour un temps donné, une communauté donnée et une tâche déterminée ? Cela remet en cause le caractère permanent et indélébile du sacrement de l'ordre, nous objectera-t-on ? Non, répondons-nous, dans la mesure où lorsque la tâche est accomplie, le ministère peut effectivement prendre fin, mais si une autre tâche se présente plus tard, une réordination n'est pas nécessaire. Une telle solution permet de ne pas opposer comme incompatibles la vie ministérielle et la vie professionnelle ou familiale. Au contraire, les unes et les autres peuvent s'enrichir mutuellement et alterner harmonieusement. L'existence de ministères temporaires obligerait les ministères plus permanents à s'interroger sur la signification d'une telle permanence.

- Une troisième voie de réflexion s'impose devant la variété actuelle des personnes œuvrant dans l'Eglise et devant la bonne acceptation qu'en ont les groupes dans lesquels elles s'activent. On ne peut que se demander pourquoi le ministère ordonné est alors réservé à certains. Des chrétiens et des chrétiennes ont fait la

preuve, dans bien des secteurs, qu'ils et elles étaient tout à fait aptes à être témoins du Christ et à le représenter de façon institutionnelle. Il ne leur manque, avons-nous déjà remarqué, que la sanction de l'ordination pour faire porter tous leurs fruits à leur apostolat. Une telle réflexion oblige à renoncer à subordonner l'ordination à des conditions de sexe, de statut ou d'état de vie. Hommes ou femmes, mariés ou non, individus ou couples, jeunes ou vieux, il convient d'ordonner ceux et celles dont les communautés chrétiennes ont besoin pour vivre. La pluralité des statuts ne peut qu'enrichir l'exercice pastoral des ministères en développant les formes collectives de cet exercice.

C'est bien dans ces perspectives que se situe la position de FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE, ainsi résumée par Jean-Pierre Leconte, un de ses responsables : « FHE ne se bat pas pour l'ordination des femmes, FHE se bat contre la discrimination sexiste qui interdit l'accès des ministères ordonnés aux femmes. C'est plus qu'une nuance ! Si une Eglise s'engage à l'ordination des femmes, elle s'engage aussi à une transformation collective de l'exercice des ministères. » Le partenariat hommes/femmes (qui est l'institution majeure de FHE d'une nouvelle forme de convivialité entre les hommes et les femmes) ne peut pas se réduire à une cordialité respectueuse — ce qui déjà ne serait pas si mal ! — il implique des transformations d'ordre structurel et un autre partage du

AVEC NOS PARTENAIRES

pouvoir. L'établissement de relations de partenaires au sein de l'Eglise, ne bénéficie pas qu'au seul couple homme/ femme, mais il modifie en profondeur tous les autres couples fondés sur l'asymétrie des relations : clerc/laïc bien sûr, mais aussi père/fils, mère/fille, riche/pauvre...etc

Repères pour l'action

L'établissement d'un partenariat dans l'Eglise est un chantier de longue durée, qui implique la mise en place d'instances régulières de formation et d'évaluation. Des relais institutionnels sont nécessaires à la concrétisation des idées. Il convient de ne pas les négliger sous peine d'en rester au niveau idéologique.

Il est nécessaire de ne pas s'attarder aux revendications, ni aux légitimations d'un ministère nouveau et plus ouvert. Il est temps de passer à l'action. Ne faut-il pas, par exemple, que des femmes commencent à sortir de leur réserve et qu'elles fassent connaître leur désir de servir l'Eglise, y compris par le ministère ordonné ? Ne risquent-elles pas de devenir infidèles à l'appel qui leur est adressé en minimisant ou en dissimulant celui-ci ? Il est temps que des communautés, groupes ou paroisses où oeuvrent des laïcs/ques à la satisfaction de tous, demandent à leur évêque de reconnaître officiellement et institutionnellement la vocation et le rôle ecclésial de ces personnes. Il convient de placer les évêques devant le problème de l'ordination

des femmes comme diacres ou prêtres, ou plutôt devant le problème que pose pastoralement et théologiquement leur non-ordination. Un évêque a-t-il le droit de laisser une partie de son peuple sans sacrements et dans l'incertitude sur la dimension ecclésiale de son existence ?

Enfin, sachons que le nouveau ne supprime pas l'ancien, mais s'inscrit et se combine avec du « déjà là ». L'introduction des fonctionnements démocratiques dans l'Eglise ne supprime pas l'exercice du discernement et de la responsabilité dernière. Ils le rendent au contraire plus efficace, dans la mesure où ses procédures en deviennent plus acceptables. Des ministères temporaires ne suppriment pas la permanence dans le ministère, ne serait-ce que sous le mode du renouvellement de mandat. Enfin, la négociation de la tâche ministérielle avec les contraintes familiales ou professionnelles s'avérera plus ou moins importante selon l'état de vie et les âges de la vie. Mais nul/le ne peut se soustraire aux tâches quotidiennes et négliger le service des plus proches, sans vider le ministère de son sens premier.

La crise des ministères n'est qu'une émergence des contradictions de l'Eglise entre sa doctrine et son fonctionnement. Une façon de rendre à l'Eglise sa cohérence, et par là son attrait, est d'introduire dans l'exercice des ministères de la souplesse et de la variété.

Alice GOMBAULT

L'action pour la disparition de la prostitution, l'oubliée des synodes

Il s'agit ici des synodes diocésains de l'Eglise catholique en France de 1985 à 1991.

Extrait d'une intervention faite à la journée de présentation des résultats de l'enquête menée par le Mouvement du Nid auprès des 18-25 ans en 1990. Ce texte paraîtra dans le revue du mouvement du Nid, Prostitution et Société 7, rue de Landy B.P.102 92116 CLICHY CEDEX

Quel étonnement ! A part une mention de la prostitution comme l'un des problèmes de société défiant la conscience des chrétiens, rien ! Et encore est-ce dans une liste de divers problèmes de société, et dans un texte qui commente des propositions écrites, selon la loi du genre, en termes plus généraux. Dans les textes synodaux — orientations, décrets, voeux... — l'action pour la disparition de la prostitution est-elle ? l'une des grandes absentes. On comprendra aisément que pour ceux, femmes et hommes qui luttent pour que disparaisse la prostitution, l'étonnement sera fortement ressenti, même si quelques uns, rompu/es aux vicissitudes des organisations d'Eglise pourront dire qu'il ne faut pas trop attendre de ces organisations-là.

Là où l'étonnement s'accroît c'est de voir le poids que représentent de nombreux laïcs, parfois largement majoritaires femmes et hommes engagés, soucieux de bien montrer qu'il ne s'agit pas pour eux, en participant au synode, de venir gérer des affaires internes aux institutions ecclésiales,

mais bien de marquer — et même parfois d'afficher — des solidarités effectives avec la condition sociale propre à leur diocèse. Un chapitre entier est souvent réservé, le plus souvent en premier, à manifester un engagement, déjà réel, des chrétiens, inséparablement des autres, femmes et hommes pour qui l'action pour la justice, la paix, les droits et contre la pauvreté, le chômage, la drogue est raison de vivre. Travailler à la réussite d'un synode c'est vouloir élargir le champs des convaincus, préciser les meilleurs manières de faire, et chercher à promouvoir l'image d'une Eglise effectivement présente aux événements et aux problèmes de société.

Plusieurs manières de rendre ce souci présent aux débats et décisions des synodes sont apparentes : on y voit la préoccupation d'une information de qualité, la prise en compte des formations nécessaires, la recherche d'actions fortes et à effets de longue durée. Les articulations sont affirmées, soit avec l'action pour la justice et la paix, soit avec la manifestation de

AVEC NOS PARTENAIRES

solidarité vis-à-vis des exclus et des marginaux de la société, soit avec le souci de l'écologie et de la « sauvegarde » de la création, soit avec les urgences de l'action apostolique et missionnaire et la qualité de la référence à l'évangile, soit avec la recherche d'acquisition et de défense des droits des personnes, notamment en référence aux droits de l'homme. Les coordinations nécessaires ne sont pas omises. De même on soigne les vigilances pour bien situer la compétence des organisations d'Eglise par rapport à celle des autres organisations de la cité, de l'Etat, des associations, des syndicats, etc... On veille à la qualité de la communication.

L'étonnement est à la mesure de cet énorme effort. Comment se fait-il qu'il ait quasi totale absence de l'action pour la disparition de la prostitution dans les décisions et mises en œuvre des synodes ? On pourra objecter que les points de suspension au bout de listes à peines ébauchées ne signifient pas l'oubli et laissent la porte ouverte à plus de précision. Mais ce n'est pas là réponse sérieuse. Cet enjeu-là n'est pas nommé.

Mais ajoutons encore à l'étonnement. Nombre de textes n'omettent pas de manifester l'intérêt des membres des synodes pour le retournement, voire l'abolition des structures de domination entre les hommes et les femmes dans l'Eglise ! Plus les synodes se succèdent, plus on repère la progression et la force de

cette requête de justice et de non-discrimination vis-à-vis des femmes. Des hommes, y compris des prêtres, l'affirment de plus en plus clairement. L'égalité de dignité des femmes et des hommes dans leur condition humaine comme dans leur statut de baptisés ne peuvent plus cohabiter avec la discrimination au nom du sexe. Si le « comment ? » reste obstrué, la prise de conscience se dégage de façon tonique.

Et rien sur cette perversion fondamentale des relations homme-femmes (et aussi en elles des relations adultes-enfants, Nord-Sud...) que proroge et accentue la prostitution de nos jours ! Il y a décidément quelque chose qui ne tourne pas très rond dans les prises de conscience, notamment collectives. Un peu comme si les quelques avancées — que beaucoup perçoivent comme des régressions et accumulations de retard — en ce qui concerne le corps, le rapport à l'argent, la sexualité, l'interaction de la vie et de la mort, toutes choses qui sont étroitement imbriquées dans les rapports de prostitution, ne se pouvaient pas encore se cristalliser.

Le décalage entre ce fait et les résultats de l'enquête menée par le Mouvement du Nid auprès des 18-25 ans ne peut qu'interroger la capacité des synodes à aller jusqu'au bout de leurs intentions et à faciliter des prises de conscience qu'une dynamique de libération ne peut éluder.

Jean-Pierre LECONTE

Les chiffres importants de l'enquête

- 95% des jeunes ont découvert l'existence de la prostitution avant l'âge de 15 ans. 16% en ont même eu connaissance avant 10 ans.
- 46% des jeunes ont découvert la prostitution par la télévision.
- 54% des jeunes voient la prostitution comme une exploitation commerciale et internationale du sexe ou un problème de société.
- 90% des jeunes jugent que la prostitution est liée à d'autres problèmes de société, en particulier à la drogue (42%).
- la réouverture des "maisons closes": 42% de non, 28% de oui.
- Plus de trois jeunes sur quatre sont d'accord pour penser que la prostitution réduit la personne à l'état d'objet sexuel, qu'elle constitue un système organisé et un profit financier pour autrui.
- 47% des jeunes pensent qu'une personne se prostitue d'abord pour de l'argent.
- 8% des jeunes seulement estiment qu'une personne prostituée garde beaucoup d'argent.
- 84% des jeunes croient que le client vient pour avoir du plaisir ou satisfaire des fantasmes.
- 87% des jeunes pensent qu'on est proxénète pour l'argent ou par volonté de puissance.
- 85% des jeunes n'envisagent pas de devenir prostitués.
- 91% des jeunes ne seront, en aucun cas, proxénètes.
- 20% des garçons seront peut-être un jour clients.
- Près de trois jeunes sur cinq estiment que la prostitution doit disparaître.

AVEC NOS PARTENAIRES

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE / FORUM DES COMMUNAUTÉS
CHRETIENNES
STRASBOURG 18-19 mai 1991

Dix parcours pour dire Dieu demain

La différence Homme/Femme n'a pas été retenue comme lieu où dire Dieu demain. C'est un choix qui peut contribuer à ne pas faire de cette question une simple question marginale, mais à la reconnaître comme recoupant les autres. C'est aussi un choix qui risque d'occulter la question en la présumant résolue. C'est pourquoi "Femmes et Hommes dans l'Eglise" propose quelques pistes de réflexion s'intégrant à l'intérieur de chaque parcours. FHE souhaite que chaque animateur/trice ait connaissance des quelques points d'attention qui concernent son parcours et veille à honorer cette dimension au cours du déroulement de son parcours. Les participants/tes peuvent aussi exercer cette vigilance.

A - Science

La différence sexuelle est une donnée de la création. Néanmoins, notre perception de cette différence et de ses conséquences se modifie au gré des découvertes biologiques ou psycho-sociologiques. Notre Eglise ne raisonne-t-elle pas trop souvent sur ces questions à partir d'une anthropologie préscientifique ?

B - Amour

L'amour de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme est une expérience fondamentale. Mais selon quel modèle relationnel se vit cet amour ? Dans une relation de domination/soumission ou dans des relations de partenaires, incluant la réciprocité, à l'image de celles que Dieu vient nouer avec nous en Jésus-Christ ?

DIX PARCOURS POUR DIRE DIEU DEMAIN

- A - SCIENCE** Les découvertes scientifiques modifient nos modes de vie, notre perception du monde et de nous-même. Les astrophysiciens renouvellent les idées sur l'origine et l'avenir de la planète.
Aujourd'hui, comment parlons-nous de Dieu créateur?
DIRE DIEU QUAND LES DECOUVERTES SCIENTIFIQUES ME PASSIONNENT OU ME QUESTIONNENT.
- B - AMOUR** Surprises de l'amour, durée, blessures, retrouvailles. La sexualité veut s'exprimer avec liberté dans le langage amoureux. L'amour humain, signe de l'alliance de Dieu avec son peuple?
Aujourd'hui, comment parlons-nous de Dieu au cœur des bonheurs et des échecs de l'amour?
DIRE DIEU QUAND JE FAIS L'EXPERIENCE DE L'AMOUR DANS MA VIE.
- C - SOUFFRANCE** Dépression, cancer, sida: maladies qui font peur. Deuil, divorce, solitude: cassures qui brisent une vie, un couple, une famille. Souffrances, quand le bonheur nous apparaît comme un droit.
Aujourd'hui, au cœur de toutes ces situations, comment parlons-nous de Dieu qui console?
DIRE DIEU QUAND MON BONHEUR EST BRISE.
- D - NATURE** La qualité de notre vie dépend de notre environnement. Or il y a Tchernobyl, les marées noires, les pluies acides, la nature et la planète menacées. Les chrétiens croient que l'univers a été confié à l'humanité pour sa défense et son développement.
Aujourd'hui, pouvons-nous parler de Dieu créateur sans gérer la sauvegarde de la création?
DIRE DIEU QUAND JE SUIS PROVOQUE A LA SAUVEGARDE DE LA CREATION.
- E - LIBERTE** Dans les pays de l'Est, en Afrique du Sud, en Amérique Latine, dans le Quart-Monde, chez nous, des combats pour la justice et pour la liberté écrivent une page nouvelle de notre histoire. Quels autres chemins de liberté nous reste-t-il à ouvrir?
Aujourd'hui, dans nos Eglises, comment parlons-nous de Dieu libérateur?
DIRE DIEU QUAND JE COMBATS POUR LA JUSTICE ET LA LIBERTE.
- F - INTOLERANCE** Exclusion, régimes totalitaires, fanatisme religieux, intolérance au quotidien. Beaucoup se trouvent exclus de leur pays, de leurs Eglises, de leur famille. Les exclus sont les pauvres de l'Evangile.
Aujourd'hui, comment parlons-nous de Dieu qui respecte et accueille l'étranger?
DIRE DIEU QUAND L'INTOLERANCE ET L'EXCLUSION ME TOUCHENT.
- G - ARGENT** Les choix économiques déterminent la vie des sociétés, des familles, des Eglises. Il y a des réussites, il y a des échecs. Les chrétiens comme gérants avisés de l'argent?
Aujourd'hui, comment parlons-nous de Dieu au milieu des riches et des pauvres?
DIRE DIEU QUAND JE SUIS AU CŒUR DES SITUATIONS ECONOMIQUES.
- H - MORALE** La liberté se conquiert sur les interdits, s'apprend avec la loi morale, se façonne selon les modèles culturels et religieux. Que deviennent les exigences morales quand prime avant tout l'épanouissement personnel?
Aujourd'hui, comment parlons-nous d'un Dieu qui invite à un épanouissement exigeant?
DIRE DIEU QUAND J'ASPIRE A UNE MORALE DE LA LIBERTE.
- I - BEAUTE / BONTE** Créations artistiques, gestes efficaces de miséricorde, états de prière, communautés chaleureuses... L'émotion du cœur fait découvrir le beau et le bon.
Aujourd'hui, comment parlons-nous de Dieu beau et bon?
DIRE DIEU QUAND JE SUIS SENSIBLE A LA BEAUTE ET A LA BONTE.
- J - MEDIAS** Avec la presse, la radio, la télévision, la publicité, le spectacle, l'informatique, le marketing... le monde nous rejoint chez nous. Nous passons d'un continent à l'autre, nous changeons de culture en zappant.
Aujourd'hui, pouvons-nous parler de Dieu sans prendre en compte ces informations, sans être esclaves de surenchères médiatiques?
DIRE DIEU QUAND JE SUIS BRANCHE TOUS MEDIAS.

AVEC NOS PARTENAIRES

C - Souffrance

Concrètement, la souffrance atteint des êtres sexués, parfois dans leur sexe physique même, parfois à cause d'une relation difficile ou absente à l'autre sexe.

D - Nature

La sauvegarde de la création, c'est aussi la sauvegarde de la race humaine dans sa double dimension masculine et féminine et celle de l'enfant, fruit d'un homme et d'une femme.

E - Liberté

La liberté est encore à conquérir chaque fois que, dans notre société ou notre Eglise, des hommes et des femmes sont objets de discrimination en vertu de leur appartenance sexuelle. Chaque fois l'image de Dieu en est défigurée

F - Intolérance

L'intolérance et l'exclusion ne touchent pas les hommes et les femmes tout à fait de la même façon. Ces dernières sont souvent exclues du fait de leur appartenance sexuelle. Les fanatismes religieux sont particulièrement redoutables pour elles.

G - Argent

La différence sexuelle recoupe le clivage riches/pauvres. On est une femme riche ou une femme pauvre, un homme riche ou un homme pauvre. Les conséquences ne sont

pas exactement les mêmes pour l'un et pour l'autre.

H - Morale

Longtemps, et encore aujourd'hui, il y a eu une morale pour les hommes et une morale pour les femmes. Par ailleurs, comment le désir d'épanouissement de l'un est-il compatible avec le désir d'épanouissement de l'autre ? Il y a un nécessaire respect de l'autre différent(e), préalable incontournable à la reconnaissance de l'Autre, du Tout Autre.

I - Beauté / bonté

La sensibilité est une vertu dont on a trop souvent investi les femmes au détriment des hommes. Préposées, voire assignées au maintien de la beauté du cadre de vie, les femmes n'étaient guère présentes dans la création artistique de haut niveau. De tels déséquilibres nuisent tant aux hommes qu'aux femmes. Peuvent-ils/elles développer toutes leurs potentialités pour exprimer la beauté/bonté de Dieu ?

J - Medias

Quelles images de l'homme et de la femme sont présentées par les médias ? Que représentent ces images de la relation homme/femme ? A quelles conditions ces représentations peuvent-elles aller à l'encontre des stéréotypes, des caricatures et des préjugés sexistes ?

Réflexions après un colloque...

Cent ans de théologie masculine !

Régulièrement Femmes et Hommes dans l'Eglise rappelle l'utilité d'une vigilance pour promouvoir des relations de partenaires entre femmes et hommes. Si vous avez l'occasion de faire des actions du même genre, n'hésitez pas à nous le communiquer. Merci.

Un colloque s'est tenu à l'Institut Catholique de Paris du 16 au 19 décembre 1990 dans le cadre des fêtes du centenaire de la Faculté de Théologie, sous le titre « Cent ans de Théologie et de Sciences religieuses à l'Institut Catholique de Paris ». Ce colloque de haute tenue, tant par la qualité des intervenants que par celle de leurs propos, retraçait le cheminement difficile de la théologie vers des méthodes rigoureuses d'étude et de réflexion, ainsi que ses affrontements à la pensée contemporaine « moderne ». Cette histoire récente interroge le présent et ouvre sur l'avenir. D'autres modifications culturelles sont en cours et les confrontations, desquelles la théologie tire sa véritable richesse, ne sont pas terminées. Le colloque n'a probablement pas tiré toutes les leçons du passé.

Nous avons constaté notamment une double absence durant ces trois jours : d'une part l'absence des femmes, d'autre part

l'absence d'une question sur cette absence. On peut, à la rigueur, comprendre l'absence des femmes dans les intervenants de ce colloque. Après tout, ce n'est que le reflet de cent ans d'histoire et de culture. De ce fait historique social, on ne peut rendre responsables, ni les hommes, ni les femmes, pris individuellement, et encore moins les hommes et les femmes d'aujourd'hui. La deuxième absence constatée semble plus grave. Elle se situe à un deuxième niveau, dans la mesure où elle consiste en l'absence d'une évocation de l'absence de premier niveau. Elle tend à signifier que l'absence de femmes dans l'élaboration de la théologie pendant cent ans n'interroge personne et que le monopole d'une réflexion théologique masculine va de soi. Personne ne se pose de question sur les effets d'une telle situation sur la théologie. Pourtant, cette dernière n'en serait-elle pas mutilée et boiteuse ? On a évoqué le courant d'ouverture de la théologie aux laïcs, en déplorant que cette ouverture ne porte guère de fruits

AVEC NOS PARTENAIRES

spécifiques. Mais le modèle clérical et masculin est encore si dominant et si prégnant en théologie qu'il n'est pas facile de faire surgir et faire admettre de nouveaux modèles. Comment les femmes, qui bénéficient largement de cette ouverture, oseraient-elles faire oeuvre vraiment originale dans un milieu où leur longue absence ne semble pas poser de problème ? Elles sont tentées d'en déduire que leur présence n'est peut-être que tolérée et agissent en conséquence.

Tout au long de ce colloque, nous avons vu l'avancement de bien des questions, qui, de problématiques naguère encore, sont devenues aujourd'hui évidentes. Combien

de fois n'a-t-on pas souri à l'évocation des reproches adressés par les autorités romaines à nos prédécesseurs ? Essayons de ne pas faire rire de nous et de l'UER de Théologie et de Sciences Religieuses dans quelques années, quand on retracera l'évolution de la prise de parole théologique par les femmes, surtout quand on la comparera à ce qui se passe dans les Universités étrangères, où fleurissent « Théologies féministes » et « Women studies ».

Alice GOMBAULT

Enseignante à l'UER de Théologie et de Sciences religieuses de l'Institut Catholique de Paris

CANADA ACTUALITES

Femmes d'Europe n° 66 sept/oct/nov/1990 signale :

Femmes ou pouvoir :

Le premier sommet mondial sur les « femmes et la multidimensionnalité du pouvoir », s'est tenu en juin dernier à Montréal. Près de 1000 participantes, parmi lesquelles 113 conférencières venues de 43 pays, sont intervenues à ce sommet dont les conclusions pourraient se résumer ainsi : la lutte des femmes pour améliorer leur condition est partie intégrante de celle menée pour une amélioration de la condition humaine en général ; elle a ses propres caractéristiques, ses propres exigences. Cette lutte sera encore longue face aux inerties et résistances en places, ont conclu les participantes (FRAPPE, rue Sherbrooke Est 822, Bureau 322, Montréal, Québec, Canada).

Œcuménisme et partenariat

Avec nous, trois soeurs de Chalais, actuelles ou anciennes hôtelières car, dans ce monastère qui pratique beaucoup l'accueil, ce poste est tournant. Ce qui suit ne concerne que l'accueil et non pas toute la vie à Chalais.

« L'œcuménisme, à Chalais, ça veut dire quoi ? »

Il est double. Œcuménisme au sens propre et accueil tous azimuts. Au sens propre, ce sont des engagements des unes ou des autres, de prière et d'amitié avec la Communauté protestante de Grenoble, avec des couples mixtes, des orthodoxes, (en particulier l'église russe), des diaconesse (Neuilly, Grandchamp), avec Taizé plus longuement, d'appartenance à l'ACAT, etc...

Volonté de prière dans ces champs de rencontre, intérêt et recherche de visages d'église différents, voilà qui met en oeuvre la vocation dominicaine de Chalais et qui, par toutes ces connaissances personnelles, crée un véritable réseau.

C'est aussi l'accueil de la réunion annuelle du groupe œcuménique de Grenoble qui n'a renoncé à venir que pour

des questions de dimensions de locaux ; mais alors, deux soeurs de Chalais descendent pour continuer à rejoindre le groupe chez les Clarisses de Voreppe.

C'est aussi des revues reçues et lues et le travail sur les documents des Dombes (Baptême - Eucharistie- Ministères).

Cette volonté d'ouverture de la Communauté dans les années 65/68 n'a pas été sans question...tant elle était si peu conforme à l'image classique de la vie des moniales. Mais maintenant tous les Monastères accueillent.

Au sens large, c'est là surtout que Chalais aime à parler d'œcuménisme, « aux dimensions même de la vie ». Impossible de redonner un aperçu exhaustif des gens qui viennent, mais ils sont aussi bien, malcroissants, incroyants, marginaux, en difficultés de toutes sortes, en demandes spirituelles (de plus en plus), couples non

mariés, prêtres en détresse (surtout dans les années après 68) familles, croyants, religieux, groupes, confirmants.

Chalais se veut « un espace de liberté », de silence, d'ouverture, « en écho dans le monde de ce qui se souffre et de ce qui se vit », et de ce qui germe ». Les personnes et les groupes demandent souvent une rencontre avec des soeurs, et celles-ci le privilégient, fut-ce en se remplaçant dans les tâches intérieures si telle ou telle semble plus indiquée pour répondre ce jour là.

La communauté a mis le prix d'un tel accueil, au départ, et se réajuste constamment en fonction de l'évolution des demandes, reflets de la vie et de notre monde qui change, mais aussi en gardant la densité du plus profond de leur vie marquée pour la communauté par des coupures régulières 4 fois l'an.

Si l'hôtellerie a reçu d'authentiques groupes bouddhistes en Zen et de méditation transcendante, aujourd'hui, c'est surtout la recherche spirituelle ambiante qui frappe à la porte, désireuse qu'elle est de trouver des points de repère. Les soeurs se sentent là, dans le droit fil de leur vocation dominicaine d'ouverture au dialogue.

« Et le partenariat dans l'Eglise comment l'entendez-vous, à partir de votre vie ? »

De grands sourires accueillent notre question, tant ici on connaît ! « Chez nous,

il n'y a pas de tutelle des hommes sur les femmes, les dominicains sont des frères pour nous et non des pères... » (N.D.L.R. la SARL de la Biscuiterie qui les fait vivre pour un tiers, est entièrement gérée et conduite par ces moniales, y compris le graissage des machines).

Partenaires, de chacun, pour ce qu'il est, sans même savoir, quelquefois, son nom de famille ou son appartenance sociale ou familiale. Elles ajoutent même avec malice : « Chez nous, bien des frères, amis, et familles, ont pu renouer le dialogue et se rencontrer ».

Partenaires, de façon si simple, évidente, à notre première demande, elles l'étaient pour nous, retraitants(es) du groupe « Jesus Caritas », soucieuses de vous rapporter un peu de ce qui fait que Chalais, c'est, au bout du monde, en haut d'une route en impasse, un extraordinaire lieu où chacun peut vivre, recevoir, et donner de lui-même...

Les soeurs y sont très attentives : « Vous savez, de ces rencontres de toutes sortes, c'est nous qui recevrons le plus »

Nous aussi, cette après-midi là...

Jeanne COURRIÈRE - François MARIN

6.7.90

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob

... et pourquoi pas

Le Dieu de Sara, Rebecca, Lea et Rachel ?

Lecteurs et Lectrices du bulletin ont déjà fait connaissance avec ce groupe de Femmes et Hommes dans l'Eglise - Présentation en était faite, ainsi que de son travail dans le n° 41, pp 35-36. Ce travail continue, régulièrement - Le partage aussi, avec ce deuxième écho.

Avoir découvert l'existence et l'importance — non soupçonnées dans nos milieux chrétiens — de Sara puis de Rébecca auprès de leurs partenaires masculins Abraham et Isaac, avoir perçu comment elles avaient fortement participé à l'histoire de la révélation divine, a amené notre groupe à poursuivre son enquête cette année sur ... les deux amours de Jacob, à la troisième génération. Comment se fait-il que Jacob ait épousé deux soeurs, Léa et Rachel ? Est-ce seulement la conséquence de la « fourberie » célèbre de son beau-père Laban ? Pourquoi les juifs, un jour, ont-ils imaginé ainsi le destin de leur lointain ancêtre Jacob/Israël, le père des douze tribus, le père donc de tout le peuple... alors que la loi juive interdit formellement d'épouser deux soeurs ?

Notre curiosité, éveillée par ces premiers éléments de réflexion, n'a pas tardé à être vivement intriguée : les textes des chapitres 28 à 30 de la Genèse nous réservaient des surprises de taille.

Jacob quitte brusquement le pays de son enfance et la maison parentale, après en avoir reçu l'ordre et de sa mère et de son père, qui agissent enfin dans le même sens, mais pour des raisons différentes. Rébecca ne veut pas qu'il soit tué par son frère Esaü. Isaac, sur la suggestion de sa femme, veut qu'il prenne femme dans le clan... de sa mère Rébecca ! Jacob retourne donc au pays d'où vient sa mère. Le relais semble passer de Rébecca... à son frère Laban. Une mère sait ici laisser s'éloigner son fils... et continuer à veiller sur lui par l'intermédiaire de son propre frère Laban.

Quel rôle va donc jouer Laban auprès de Jacob ? Rôle bienfaisant pour lui comme jusqu'ici sa mère ? Rôle néfaste contrairement à ce qu'espérait sa mère ?

En tout cas, pour l'instant, par l'action d'une femme, Rébecca, le plan de Dieu continue à se réaliser ; en route Dieu promet à Jacob son aide, et le don de la terre de Canaan à lui et à sa descendance. Dieu se dresse au-dessus de Jacob, dans l'étrange

rêve de l'échelle, comme trois hommes se dressaient au-dessus d'Abraham, en Genèse 18, pour annoncer la naissance du fils de Sara : le même verbe (« se dresser ») est lié à l'annonce ici d'une femme pour Jacob, comme la croix dressée sur le Golgotha sera l'annonce d'une nouvelle vie.

Quelle est donc cette pierre que Jacob met sous sa tête pour dormir, puis qu'il dresse en stèle quand il appelle le lieu où il se trouve « Bethel », « maison de Dieu » ? Le fils de l'homme n'a pas de pierre où poser sa tête, lui. Est-ce qu'il n'a pas besoin de cette pierre pour aller vers Dieu ? ou d'une femme, c'est à dire, de la transmission par générations, qui est se limiter à un peuple ? ou d'un autel ? « Pierre » devient une personne.

Quand Jacob parvient au puits de la rencontre avec Rachel, il est de nouveau question d'une pierre sur la « bouche » du puits, à rouler puis remettre en place, une fois les troupeaux abreuvés. Trois troupeaux attendent un quatrième, celui de Rachel. Qui les abreuve ? Qui sont ces troupeaux ? Pourquoi ce chiffre « 4 », signe d'une totalité (les 4 points cardinaux, les 4 Evangiles, 40 jours ou 40 ans de désert, 400 coups...) ? Le texte est muet sur ces points. S'agit-il de 4 générations des ancêtres du peuple ? En tout cas, la vue de Rachel donne à Jacob la force de rouler la pierre et d'abreuver les troupeaux. Sa mère a abreuvé les chameaux du serviteur d'Abraham venu la demander en mariage. Au même puits, plus tard, une Samaritaine et Jésus auront à donner à boire : rôles interchangeables, ni masculins ni féminins, donc. Rachel est « bergère », comme les filles de Jethro dont l'une épouse Moïse,

comme la femme du Cantique des Cantiques. Pourquoi ne parle-t-on jamais de ces bergères, seulement des bergers (David, Jésus...) ?

Le puits est lié ici à la parole, puisqu'il y est question de sa « bouche » : la pierre roulée puis remise à sa place, est-ce une possibilité de révélation offerte puis close ? Jacob aura la bouche close 7 ans à attendre Rachel : une rencontre importante met longtemps à prendre sens. La pierre du tombeau ne sera définitivement roulée que pour livrer passage au Christ Réssuscité, à la révélation finale, à ce divin caché dans la profondeur du puits.

Jacob, l'exilé, haï par son propre frère, pleure à la vue et de la fille et du troupeau de Laban : il trouve refuge et famille auprès du « frère de sa mère, » expression répétée trois fois en deux lignes !

Léa a les yeux doux (et non pas « mous » ni « ternes », selon les traductions courantes), c'est-à-dire une beauté intérieure. Rachel a de l'allure, une beauté plus extériorisée, qui attire Jacob. Or voici que Jacob, qui a trompé son frère, est trompé à son tour par un autre « frère », Laban. Cela ne se fait pas, dans notre lieu, de donner la cadette avant l'aînée » (Gn 29,26). Or le « lieu » est ici le « makom », le lieu divin par excellence. Nous avons découvert que Rébecca avait raison de tromper Isaac : alors pourquoi Laban n'aurait-il pas raison de tromper Jacob ? parce qu'il est un homme ? Le texte semble dire que ni Laban ni Dieu ne se croient obligés d'accepter la préférence de Jacob pour Rachel. Jacob a-t-il besoin de deux femmes ? Les deux soeurs sont-elles deux

aspects différents de la femme, comme Caïn et Abel, jadis, étaient deux aspects de l'homme ? S'il est interdit par la loi juive d'épouser deux soeurs, la monogamie, imposée par le christianisme, n'est de règle ni dans le judaïsme ni dans l'Islam.

« Le Seigneur voit que Léa est haïe. Il ouvre sa matrice, et Rachel est stérile ». Ce verset 31 du chapitre 29 lie la stérilité de Rachel à la haine de Léa : par qui, sinon par sa soeur et/ou son mari ?

Pourquoi la femme « non » ou « moins » aimée met-elle au monde six fils et une fille ? Pourquoi une si longue stérilité du couple Jacob-Rachel, qui s'aiment ? (Joseph le premier fils de Rachel, est le 7^e des fils, le 8^e des enfants de Jacob).

La naissance des enfants est étroitement liée à l'histoire de leurs parents. Léa espère susciter l'amour de son mari en lui donnant ses trois premiers enfants. Elle ne songe à remercier Dieu que pour le quatrième, Juda (dont le nom signifie « il rend grâces ») : c'est ce fils-là, accepté pour lui-même, qui aura le plus de chance de devenir lui-même : effectivement il sera capable d'évoluer de la mort vers la vie, du meurtre de Joseph vers la protection de Benjamin, et d'hériter finalement de la bénédiction promise à ses pères, à la fin de la Genèse.

Les choses ne vont pas si bien que cela entre Jacob et Rachel. Ils s'accusent réciproquement d'être responsables de leur stérilité. En effet, Rachel jalouse Léa et donne à Jacob la place de Dieu. Or Rébecca, dans la même situation, n'avait rien dit, rien demandé à Isaac ; Sara avait reconnu : « Dieu m'a empêchée d'enfanter » au premier verset du chapitre 16. Rachel

accorde, elle, une importance excessive à son partenaire : « Donne-moi des fils », à quoi Jacob répond : « Suis-je à la place de Dieu ? » Est-il en colère car mal à l'aise d'être pris pour Dieu ? Lui aussi rejette la responsabilité de la stérilité sur Rachel. Comme Sara autrefois, Rachel propose la même solution humaine : avoir un enfant par l'intermédiaire de sa servante. Le problème du couple n'est pas pour autant résolu.

Il le sera à l'occasion des fameuses « mandragores » ou « pommes d'amour » rapportées par Ruben, le fils aîné, à sa mère Léa qu'il voit délaissée par son père. C'est le temps de la « moisson », c'est-à-dire de la maturité, de la fécondité, du don de Dieu. Rachel a peur de perdre l'amour de son mari à cause de cet aphrodisiaque : elle n'aurait plus rien alors. Elle exige ces mandragores, et laisse la fécondité à Léa en lui rendant son mari : « Il couchera avec toi la nuit ». Pour que Rachel puisse donner son mari à Léa. Elle qui n'a pas d'enfant, elle reconnaît son manque en demandant un cadeau à un fils, elle accepte par là le fils de l'autre, et est reconnue par lui. La jalousie entre ces deux soeurs ne se conclut pas par un meurtre (Abel tué par Caïn, Joseph plus tard menacé par ses frères). Quand Rachel a pu rendre un mari à Léa, et quand Léa a eu mis au monde six fils et une fille, alors Dieu se souvient de Rachel et donne par elle un septième fils à Jacob, le fils chéri : c'est seulement après cette dernière naissance que Jacob envisage de quitter Laban et le pays de sa mère.

(à suivre)
Michèle BURET

Réflexions sur les relations femmes et hommes et le partenariat

(Bulletin n° 44 décembre 90)

Je suis tout à fait d'accord sur l'importance du partenariat dans l'Eglise afin que des hommes s'associent au combat des femmes contre ses pesanteurs misogynes. Et sur le fait que le partenariat doit aller au delà d'un renversement de domination (p. 9).

Je partage aussi vos inquiétudes sur un « néo-féminisme » (p. 11) encouragé par l'Eglise, qui y trouve sûrement une façon de récupérer sa domination sur elles.

Mais, à mon avis, Femmes et Hommes dans l'Eglise insiste peut-être trop sur le partenariat, comme si les femmes ne pouvaient rien faire sans hommes, ni les hommes sans les femmes, en couple ou en mixte.

Je pense qu'il y a heureusement, beaucoup plus de ressemblances que de différences entre les femmes et les hommes, au delà de la différence biologique.

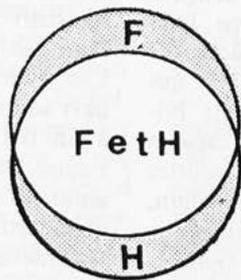
Je me représente les femmes et les hommes, comme deux cercles très largement sécants avec une très grande zone commune d'aptitudes et de qualités.

Des petits croissants, à droite et à gauche, répondant, l'un à des aptitudes et inclinations généralement masculines, l'autre à des aptitudes généralement féminines, dont les unes et les autres résultent en bonne partie de l'éducation, et sans qu'on puisse jamais décider d'avance que tel ou tel débordera sur l'une ou l'autre...

Il y a bien des études, débats, affaires et choses diverses que des femmes seulement, ou des hommes seulement, peuvent faire, individuellement ou en groupe, sans partenaire(s) de l'autre sexe ! Heureusement, sinon que deviendraient les veufs et veuves, ou les célibataires (dont je suis, par choix, dont je me suis félicitée toute ma vie).

Je pense que cette image de cercles largement sécants avec grande zone commune, serait à reprendre quelquefois, et que cela serait ma contribution à votre colloque de septembre, dont je souhaite la réussite...

Andrée POULAIN



Notre Père

Le Groupe Bordeaux-Aquitaine s'est réuni le 7 février 1991. Il prépare activement le colloque de septembre « Femmes et Hommes en Eglise - Partenaires autrement ». Le livre blanc publié à cette occasion en témoignera. La réunion s'est achevée avec ce « Notre Père ».

Notre Père et notre Mère,
Qui est dans la rue, dans notre vie quotidienne, et partout dans nos
luttons,
Que Ton nom et Ton Message soient reconnus,
Que Justice soit faite,
Que le Partage soit vécu comme Tu nous l'as montré,
Que tous les exploités d'ici et de partout aient du pain,
Que tous les opprimés vivent dans la Dignité.

Donne-nous la force de continuer ce que Tu as commencé,
Montre-nous à construire une société nouvelle dans laquelle les
femmes et les hommes vivent de nouveaux rapports sociaux,
Délivre-nous de notre suffisance et de toute notre soif de pouvoir,
Que nos mains continuent la pratique de Jésus dans des gestes de
Partage et de Solidarité,
Que le regard de Jésus nous aide à dépasser nos frontières,
Donne-nous le courage de résister à la Société de consommation et à
ses fausses sécurités,
Arme-nous d'une Solidarité à toute épreuve.

AMEN

Femmes et Œcuménisme

Des milliers de chrétiens et chrétiennes sont réunis à Canberra pour la 7^{ème} Assemblée du Conseil Œcuménique des Eglises (COE) : 311 Eglises membres qui représentent 350 millions de chrétiens vivant dans plus de cent pays. L'Eglise catholique, on le sait n'en fait pas partie mais est membre de la Commission « Foi et Constitution » et impliquée dans différents autres programmes.

Pour la première fois, une Assemblée centre son thème sur l'Esprit-Saint, « Viens, Esprit-Saint renouvelle toute la création ». Ce que d'aucuns ne considèrent encore que comme « la question des femmes » y trouve son véritable éclairage. Comme le disait dernièrement le Secrétaire Général Emile Castro¹, ce n'est pas seulement une question de justice envers les femmes « mais, plus profondément, il faut reconnaître que l'Eglise et la société s'appauvrissent en mésestimant les dons que l'Esprit accorde aux femmes ».

On retiendra comme deuxième axe d'implication la ligne directrice de la recherche œcuménique au sein du Conseil : « A Vancouver, on avait demandé de se

concentrer sur la recherche d'une théologie « vivante et cohérente ». Nous sommes parvenus à la conviction que le Conseil ne doit pas avoir de théologie dominante. Certes on doit préciser les lignes maîtresses d'une théologie chrétienne mais le Conseil définit seulement le ring de l'échange : ... ce sont la personne de Jésus-Christ, la Trinité, l'autorité de l'Ecriture, la priorité aux pauvres, la reconnaissance de l'égalité de tous devant Dieu, la participation de tous les secteurs du Peuple de Dieu à la vie de l'Eglise et de la société. Toute théologie chrétienne doit comporter ces accents doctrinaux et éthiques. » Pour le dire autrement : toutes les priorités doctrinales et éthiques, dans l'œcuménisme comme dans la vie de chacune des Eglises,

renvoient nécessairement non seulement à la pleine participation effective des femmes mais à une conception du christianisme qui exige cette ecclésiologie là. Et, après cela, il y a encore de la place, comme l'ajoutait Emilio Castro « pour une tendance qui affirmera le côté féminin de Dieu, pour une piété mariale catholique, pour une approche écologique etc ». Des tendances, des richesses et non des divisions...

Oser faire officiellement le point

On trouve dans le rapport du Comité Central du COE, préparé pour Canberra un chapitre qui nous intéresse sur le travail de la section Femmes dans l'Eglise et la société » :

Mandat

Cette section a pour but d'encourager la participation des femmes à tous les aspects de la vie du COE et de ses Eglises membres. En collaboration avec d'autres unités et sections, ainsi qu'avec les Eglises membres du COE et les organisations internationales, elle plaide la cause des femmes, s'efforce de faire connaître leurs préoccupations dans l'Eglise et la société, et de leur permettre d'apporter leurs contributions spécifiques. Elle soutient les groupes traditionnels comme les groupes novateurs, sert de lien

entre eux, et les aide à promouvoir cette pleine participation des femmes qui concourt à la réalisation de l'unité de l'Eglise et de l'humanité.

Une tâche « d'avocate des femmes » mais qui ne s'arrête pas là puisqu'elle est aussi chargée « d'examiner de quelles manières les Eglises transforment leur style de vie afin de devenir d'authentiques communautés de femme et d'« hommes ». La section n'aurait pas son sens si elle n'était soutenue et confirmée par les orientations générales des programmes du COE, de façon que les « préoccupations et les points de vue des femmes deviennent partie intégrante des activités de toutes les unités et sections du COE ». Nous avons du reste déjà souligné² l'interdépendance du programme femmes avec les autres programmes du COE.

Trois grandes orientations pour mettre l'action en oeuvre, avaient été retenues entre les assemblées de Vancouver en 1983 et celle de Canberra.

■ La participation

On était passé de 22% de femmes parmi les délégués à Nairobi en 1975 à 30% à Vancouver ; on espère 36% environ à Canberra, mais avec cette notation capitale : « il est vital que les Eglises prennent elles-mêmes l'initiative d'atteindre ce pourcentage plutôt que de se contenter d'agir sous la

pression des « quotas » officiels ...

L'objectif de participation a donné lieu à des études, des publications, des programmes d'aide pour une meilleure formation aux responsabilités. En juin 1986, entre autre, un atelier organisé en collaboration avec le Secrétariat des femmes de la FLM et l'Institut de Bossey, et intitulé « Femmes responsables dans l'Eglise », réfléchit sur la question critique du pouvoir dans l'Eglise. Les femmes ont raconté comment elles vivaient dans leur travail dans des structures dominées par les hommes ; elles ont discuté de la manière dont l'utilisation du pouvoir peut aboutir à fortifier les uns à affaiblir les autres, et ont émis des recommandations pratiques destinées à aider les femmes à devenir des responsables efficaces. Au nombre de ces recommandations figuraient l'interprétation féministe de la Bible, l'organisation de réseaux, la formation, l'introduction de nouveaux styles de direction, et l'inscription au programme des facultés de théologie d'études sur les femmes.

De même, continuait-on à tirer des leçons de l'étude **Communauté des femmes et des hommes dans l'Eglise**, vaste programme qui a mobilisé des efforts intensifs entre 1978 et 81. Il avait révélé, entre autres « le besoin existant de poursuivre les recherches commencées sur l'identité masculine et féminine, de réinterpréter ce que l'Ecriture nous dit de ces questions, et de mieux comprendre la sexualité humaine ».

■ Paix, Justice et Sauvegarde de la création (J.P.S.C).

On retiendra les deux points de focalisation dans ce programme : d'une part -le lien entre militarisme et sexisme et le rôle des femmes comme artisanes de paix ; puis « la question de savoir ce que signifie la justice pour les femmes, et notamment, la question de savoir comment elles sont atteintes par la violence, la pauvreté, le racisme, et encore quel est le sort des femmes migrantes et réfugiées ».

Différentes actions ponctuelles ont eu lieu : colloques, formations, projet à des niveaux régionaux où les femmes sont en mesure d'analyser leurs propres besoins et de développer leurs propres programmes. Un fond de développement rural a été créé.

■ Les femmes, la théologie, la spiritualité.

Là aussi, rencontres, travaux publications, programmes en cours font état d'un dynamisme à l'oeuvre. Il faut ajouter les ateliers internationaux en « Lecture féministe de la Bible », le programme de l'Institut Œcuménique de Bossey sur la « jeune théologie au féminin », les bourses à des femmes qui préparent un doctorat de théologie dans chaque région et puis, en juin 88, un premier colloque interreligieux féminin, entre chrétiennes, bouddhistes, juives, musulmanes, bahaïs, hindoues et même avec des adeptes modernes de la

sorcellerie. On comptera aussi le soutien apporté aux deux consultations entre femmes orthodoxes (dont le Bulletin FHE s'est fait l'écho).

Décennie des Eglises solidaires des femmes 1988-1998

Il s'agit d'un projet global, qui recueille, bien sûr, le fruit des efforts et compétences de la section « femmes », mais qui émane du Comité Central du COE dans le but d'impliquer toutes les Eglises. Une enquête réalisée en 1986 par la section Femmes avait confirmé « que les attitudes des Eglises envers les femmes sont le reflet des cultures patriarcales ambiantes, mais contribuent aussi à les maintenir ». Et il ne s'agissait évidemment pas que de « la place des femmes » dans les Eglises mais de la prise en compte par celles-ci des dommages subis dans la société.

Les cinq objectifs définis constituent une sorte de loi-cadre. Nous reparlerons plus précisément des travaux entrepris et de leur évaluation à l'occasion de la relance de la mi-décennie en 1993.

a) aider les Eglises à se débarrasser du racisme, du sexisme et de l'esprit de classe ainsi que des enseignements et pratiques discriminatoires à l'égard des femmes ;

b) donner aux femmes les moyens de s'opposer aux structures d'oppression, dans l'ensemble de la société, dans leur pays et leur Eglise ;

c) donner une expression visible aux points de vue des femmes et aux luttes qu'elles mènent pour la justice, la paix et la sauvegarde de la création ;

d) affirmer - en partageant avec les femmes les responsabilités de direction des Eglises et la prise des décisions, la réflexion théologique et la recherche d'une spiritualité - l'importance décisive de leur participation pour les Eglises et les communautés ;

e) encourager les Eglises à entreprendre des actions en solidarité avec les femmes.

L'analyse du rapport de Canberra dans le prochain bulletin ainsi que l'exposé de Nicole Fisher-Duchâble, du COE, lors de notre prochain colloque de septembre, devraient nous aider à être mieux parties prenantes de ces efforts. En et Pour la communauté humaine et chrétienne des femmes et des hommes.

Marie-Thérèse Van LUNEN CHENU

1. La Croix du 7 février 1991

2. « Séoul, Risquer le monde », n° 42, juin 1990.

Entre autres publications

- **L'Autre parole**, n° 47 septembre 1990 C.P. 393, Succ « C », Montréal, QC, H2L 4K3

Tout un numéro sur la violence, en écho, toujours douloureux des événements de l'École polytechnique (Cf n° 42 F et H juin 1990), dans l'actualité, des violences de l'été québécois et de la guerre du Golfe.

« Il reste une tâche grave et urgente, un important volet à creuser, à repenser, à construire : celui d'une nouvelle relation femmes/hommes dans l'ambiance irréversible des acquis féministes. Car il faudra bien en arriver, dans tous les domaines, à ce que chaque partenaire possède une autonomie telle qu'elle lui permettra de respecter celle de l'autre dans la joie, dans la tendresse ou l'amitié, et dans la mutualité ».

- **Le Passouvent tantattendu**, n° 22 février 1991. Groupe d'Orsay, Maison du Protestantisme, 47, rue de Clichy - 75009 Paris

Ce numéro annonce le déroulement du Colloque d'Orsay VIII des 8-10 mars 1991 sur « Religions : oppressions ou libérations des femmes ? » où interviendront quatre théologiennes : Baya Aït-Kaddour, professeur, Marie-Jo Glardon, de Suisse, Fiona Hulbert, d'Ecosse, Ina Praetorius, d'Allemagne, Laetitia Tomassone, d'Italie. « En plus de nos intervenantes, nous espérons une large participation de femmes de différents pays d'Europe. »

« En décembre nous lançons cette invitation voulant croire que la sagesse l'emporterait sur la folie guerrière des hommes hélas !!... »

Aujourd'hui nous la renouvelons et maintenons notre thème et l'esprit dans lequel nous voulions le traiter, comme signe qu'une parole est possible entre femmes de cultures et de confessions religieuses différentes. »

- Nouvelle et agréable présentation du **Bulletin du Centre Protestant d'Etudes et de Documentation**. * Dossier du mois : La laïcité : Enjeux

Bonne occasion de remercier l'équipe qui réalise ce bulletin pour ce précieux instrument de travail

- **Croyants en liberté**, N° 5, janvier 1991
49, rue du Faubourg Poissonnière 75009 Paris
« Je ne suis pas raciste mais... »

Pour une Christologie non-sexiste

Jésus : Christ Universel aux Editions Fides de Montréal

Actes du Congrès de la Société Canadienne de théologie tenu à Montréal du 27 au 29 octobre 1989 (Héritage et Projet, 44) Montréal. Fides, 1990.

Dans ce livre j'ai eu le grand plaisir de trouver le chapitre : « Quelle figure du Christ pour une théologie non sexiste ? » écrit par Louise Mélançon, théologienne de Sherbrooke, co-fondatrice de l'autre Parole. Dans ce texte, Louise essaie de « rendre possible une appropriation de la figure de Jésus de Nazareth qui soit positive pour les femmes » (p. 197). Elle accomplit ce travail de deux théologiennes bien connues : Rosemary Radford Ruether¹ et Elisabeth Schüssler Fiorenza².

Dans une première partie, Louise Mélançon indique le paradoxe suivant : d'une part, « la figure de Jésus de Nazareth comme figure masculine de Dieu et du salut m'exclut en tant que femme », d'autre part, « on me dit incluse dans cette humanité représentée par Jésus » (p. 198). Il importe donc de trouver le moyen pour nous, femmes de « nous inscrire avec notre altérité et notre différence » (p. 199). La deuxième partie vise à une appropriation non-sexiste de la figure de Jésus. Un retour aux sources, au Jésus des Synoptiques, permet de constater qu'il y a eu des altérations importantes dans la tradition. Jésus n'a pas prôné un messianisme davidique, il se situe dans le courant prophétique, dénonçant toute

domination sur les êtres humains. Une patriarcalisation de la christologie, incluant de longues querelles importantes sur le Christ et la Trinité, a contribué, à travers le néo-platonisme, à présenter le Christ Pantocrator, « symbole par excellence d'un système de domination des maîtres sur les esclaves, les barbares, les femmes » (p. 200). Des traditions alternatives ont fait connaître des christologies androgynes comme celle de Julienne de Norwich, des « christologies de l'Esprit, issues du prophétisme des premières communautés chrétiennes » (p. 201). La troisième partie pose la question : « vers une christologie féministe ? », dans le but d'examiner la possibilité « que la souffrance féminine puisse être le lieu de révélation du divin et le paradigme du salut » (p. 206). Une christologie féministe se situe dans la ligne des « théologies de la libération » où s'inscriraient les histoires de salut des femmes.

Ce texte de Louise Mélançon offre à la fois une synthèse très éclairante de la pensée de deux théologiennes en même temps qu'il ouvre des perspectives très convaincantes sur l'intégration des expériences des femmes dans la christologie.

Monique Dumais

1. Rosemary Radford Ruether, *Sexism and God-Talk*. Boston, Beacon Press, 1983 *Woman guides*. Reading Toward a Feminist Theology. Boston, Beacon Press, 1985.

2. Elisabeth Schüssler Fiorenza, *In Memory of Her* Boston, Beacon Press, 1983. Traduction française par Marcelline Brun, *En mémoire d'elle*. (Cogitatio Fidei, 136) Paris, Cerf, 1986.

La religion de la déesse

SCHLANGENBRUT - Février 1990, Münster - R.F.A.

Vous ne vous trompez pas : il s'agit bien de néo-paganisme, de pratiques religieuses délibérément étrangères aux grandes religions monothéistes. Les fidèles de la Déesse entendent se rattacher à une tradition plus ancienne. Cette religion semble surtout faire des adeptes aux Etats-Unis ; mais l'image de la Déesse hante bon nombre de féministes, bien au-delà du cercle de ses adoratrices. SCHLANGENBRUT, mensuel féministe de Münster, suit régulièrement ce mouvement et publie plusieurs articles sur le sujet dans son numéro de février 1990.

Le premier est la traduction d'un long article de Mary Jo Weaver, professeur de science des religions à l'Indiana University, paru dans le *Journal of feminist studies in religion*, V.1 (printemps 1989) : « Qui est la Déesse et que nous apporte-t-elle ? » L'auteure nous avertit d'emblée que ces questions en soulèvent bien d'autres : sur l'histoire, sur l'autorité, sur le langage. Sur l'histoire : la prétention de retrouver la figure de la Déesse dans l'(a pré-)histoire n'a pas de fondements incontestables ; mais nombre de ses fidèles, (ou même d'autres), jugent cela de peu d'importance, si ce symbole répond au vécu des croyant(e)s et anime leurs efforts pour un avenir meilleur. L'autorité : celle des textes sacrés et des religions organisées est naturellement bafouée ; mais est-elle crédible après les ravages dont elle est responsable pour une

foule de femmes ? Enfin, le langage : celui des religions est celui des symboles ; il s'agit de remplacer ceux que l'on juge irrémédiablement mortifères par d'autres que l'on cherche en d'autres aires religieuses. Telle est la position de celles que Carol P. Christ appelle le courant « révolutionnaire », par opposition aux « réformistes » (*Womanspirit Rising San Francisco*, 1979). Son critère est la façon dont chacune a réagi aux écrits de Mary Daly : « Si l'on veut répondre sérieusement, du point de vue chrétien, aux critiques que fait Daly de la symbolique de base du christianisme, il faut ou bien montrer que cette symbolique « Père-Fils » n'a pas pour effet de renforcer et de légitimer le pouvoir masculin et la subordination des femmes, ou bien qu'il faut changer l'imagerie chrétienne de fond en comble ».

Le courant « réformiste » a pour principale représentante Rosemary Ruether (Art. « A Religion for Women », dans *Christianity and Crisis* du 10 décembre 1979) qui trouve qu'on va trop vite en besogne en rejetant absolument la tradition et la symbolique chrétienne et que la religion de la Déesse, peu fondée dans l'histoire, manque aussi d'intérêt. Sans faire une opposition de principe à la recherche d'une alternative aux religions traditionnelles, elle cherche à trouver en celles-ci, à partir de ce qu'elles offrent de plus fondamental, les voies d'une religiosité nouvelle en laquelle les femmes se trouveraient chez elles. En particulier, elle privilégie, dans la tradition biblique, le courant prophétique. Les symboles utilisés pour opprimer les femmes ne sont pas univoques : hors du contexte socio-culturel d'une époque, ils sont susceptibles d'un sens libérateur (Anne Carr « Transforming Grace : Christian Tradition and Women's Experience », San Francisco, 1988).

Bien d'autres suivent cette voie. Mais c'est la tendance « révolutionnaire » qui gagne du terrain en Amérique, comme le montre aussi le nombre d'auteurs citées par M. Jo Weaver. Parmi elles se distinguent Carol P. Christ et Elisabeth Schüssler Fiorenza. La première s'attache à fonder la religion de la Déesse dans l'histoire, à montrer qu'elle est la renaissance d'une religion antique. Pour beaucoup d'autres, cette légitimation par l'histoire a peu d'importance, du moment que cette religion

répond à l'expérience des femmes et traduit leur rêve d'un monde plus humain, d'un partenariat égalitaire de femmes et d'hommes : « une poésie utopique » dit M. Jo Weaver. L'expérience religieuse des femmes, celle d'aujourd'hui et celle d'autrefois, est le critère suprême aussi pour E. Schüssler Fiorenza, permettant d'adopter ou de rejeter les symboles des religions monothéistes ou autres. Et quand le passé n'offre pas suffisamment de quoi exprimer notre vécu, il ne faut pas hésiter à inventer ! Ce vécu permet aussi une autre lecture des documents de l'histoire, qui étaient utilisés contre les femmes et une autre reconstruction du passé que celle qui était l'oeuvre des historiens masculins.

L'auteur de l'article ne voit pas la possibilité de trancher entre les deux courants : le choix doit être, pour elle, conséquence de l'histoire personnelle. Dans sa conclusion, elle reconnaît que sa première question, celle de l'identité de la Déesse, doit attendre encore le travail des théologues pour recevoir une réponse. Elle en donne par contre une, et positive à la deuxième question : l'intérêt du symbole « Déesse ». Il permet de « remonter au-delà de la conception du monde, propre au monothéisme biblique », élargit l'éventail des représentations religieuses et ouvre à la diversité des richesses, naturelles ou culturelles, de l'humanité (Mary Wakeman). Le culte de la Déesse est un moyen de se relier à la nature et à ses énergies, grâce auxquelles l'on se sent fort(e) pour oeuvrer

AVEZ VOUS LU ?

à la transformation du monde. Ce recours aux énergies cosmiques ne mérite pas la méfiance (compréhensible dans une certaine situation historique) de la religion judéo-chrétienne.

La Déesse, figure émergeant des brumes d'un passé qui nous échappe, nous invite à critiquer le présent et être créatives de notre propre avenir.

Elle rencontre plus de réserve en Europe, à en juger par les deux textes qui suivent celui de M. Jo Weaver : les exposés faits à une session de l'Académie évangélique de Tutzing en mai 1987 par Renate Rieger, scientifique de Berlin, et Gabriele Gummel, pasteur d'une paroisse en Rhénanie, rédactrice de la revue. Les deux posent la question préalable : les femmes ont-elles besoin d'un Dieu ? La réponse est loin d'être évidente. Pour G. Gummel, « le refus de toute forme de transcendance est aujourd'hui l'opinion la plus répandue chez les femmes et les hommes ». C'est depuis le siècle des Lumières que l'humanité a de moins en moins le sentiment de « dépendre d'une instance qu'elle ressentait comme minorisante et asservissante ». Cela pouvait être une libération. Mais l'effet était que les hommes — et en société patriarcale cela veut dire les mâles — se croyaient maîtres du monde et de la nature : on sait où cela nous a menés.

R. Rieger, au contraire, se rallie à Mary Daly : « Quand nous, femmes, sommes à

l'écoute du fond de notre être et nous nous nommons à partir de là, nous nous nommons par rapport à Dieu » (« Au-delà de Dieu le Père »). Cela dit que la recherche du divin est importante pour les femmes : elle soutient leur recherche d'identité féminine dans la société et dans les églises.

Les deux auteures allemandes sont sceptiques à l'égard de la religion de la Déesse : elle contient une trop grosse part de naïveté et de subjectivité. Mais l'image de la Déesse est utile, à condition de rester une image que l'on saura remettre en question. Elle est pour G. Gummel un symbole politique : elle peut servir de contrepoids aux effets qu'a sur notre inconscient l'image de Dieu façon masculine. Il nous faut absolument ouvrir de nouvelles pistes pour parler de Dieu et abandonner le langage « anthropomorphique » qui représente sa façon d'être et d'agir selon la façon des humains. Les femmes ont à opposer aujourd'hui au discours masculin sur Dieu le discours féminin sur Déesse, au symbole « Dieu » le symbole politique de la « Déesse ». C'est ainsi qu'elles pourront œuvrer à la réalisation de leur requête d'être représentées dans le divin.

Guy Luzsénszky

Mary GREY Redeeming the Dream

Feminism, Redemption and Christian Tradition
Londres SPCK 1989 (209 pages)

*« Une passion pour faire et re-faire là où tout tend à se dé-faire »
Adrienne Rich*

Le projet de Mary Grey est très séduisant. Consciente de la nécessité d'un langage renouvelé pour rendre compte de la foi chrétienne, elle décide de s'y employer à partir de l'expérience des femmes. Il s'agit pour elle de reprendre à la base certains concepts fondamentaux qui, du fait de formulations figées et marquées par une époque révolue, ont perdu leur dynamisme et ne « parlent plus » à la majorité des chrétiens.

Dans son ouvrage *Redeeming the Dream* (Racheter le Rêve) elle centre sa recherche sur le concept de Rédemption. En effet, malgré l'importance du mystère chrétien auquel il renvoie, ce terme n'est plus guère utilisé de nos jours, du fait peut-être des images doloristes ou violentes auxquelles il est associé. Il est temps, pense M. Grey, de sauver ce concept de toutes les déformations, dégradations et exploitations

qu'il a subies et de lui faire retrouver sa force vitale.

M. Grey, titulaire d'une licence de théologie et d'un Doctorat de Philosophie (Louvain 1987), Maître de Conférences en Théologie à l'université de Londres et de Nimègues, est bien équipée pour cette recherche exigeante.

Elle rappelle d'abord quelques principes qui pour elle sont fondamentaux :

- le lien entre création et rédemption : l'activité créatrice est l'activité rédemptrice ;

- la situation de l'humanité face à la rédemption : elle n'est pas passive mais impliquée, co-responsable ;

- le lien entre rédemption et théologie de la libération : elles ont le même objectif, la libération, le plein développement de tous les êtres humains, au plan personnel comme

AVEZ VOUS LU ?

au plan communautaire (« tant que toutes les femmes ne sont pas libres, aucune ne l'est »).

Elle annonce ensuite la thèse de son livre : retrouver un passé oublié de conflits, d'exclusions, de « mutualité brisée » pour parvenir à restaurer cette relation brisée, seul moyen de mettre en mouvement le processus rédempteur.

Au cours des huit chapitres du livre ces notions de relation, de mutualité que M. Grey perçoit comme étant au coeur de la rédemption, vont prendre de plus en plus d'importance. Dans un univers perçu comme essentiellement « relationnel », c'est à partir de l'énergie des femmes (empathie et compassion notamment) qu'il est possible d'envisager la rédemption.

Faire face aux forces de dé-création

Pour passer de la création à la Nouvelle Création, de quoi s'agit-il en effet ? de faire face aux forces de dé-création (le péché) dont la réalité ne peut être ignorée.

Le péché féminin pour M. Grey c'est « choisir d'être une victime », de se laisser aller à la passivité. Il ne s'agit pas de prolonger la crucifixion mais d'y mettre fin. La voix des femmes doit se faire entendre, elles doivent rendre compte de leur expérience différente, se réapproprier la mémoire effacée, non en vue d'instaurer une « matriarchie » mais en vue, au-delà des dualismes masculin/féminin, de réintégrer

dans le comportement humain des valeurs alternatives enfouies, les qualités qui rachètent le monde : une éthique de responsabilité et de soin.

Au cours des siècles, malgré l'emprise croissante du capitalisme industriel et urbain, les femmes ont maintenu une connivence particulière avec la nature comme source vivifiante - les exemples en littérature sont nombreux - Elles ont pris conscience à travers leur sexualité de leur pouvoir créateur et de leur participation au processus rédempteur : la transformation du monde. Cependant, même si avec Adrienne Rich elles veulent, avec les hommes, « aider la terre à accoucher », il n'est pas question pour elles d'identifier les femmes au Dieu immanent, de faire de la théa-sophie et non de la théo-logie (elles observent cependant que l'image de la Déesse, en proposant une nouvelle révélation du Divin, aide à purifier nos images de Dieu).

Pour M. Grey, le progrès spirituel, en vue de la rédemption de la communauté, exige de toute personne développement et affirmation du moi (ce dont beaucoup de femmes ont été privées). Cet accomplissement s'opère en plusieurs étapes, depuis « l'éveil » jusqu'à la « via unitiva ». Mais cette réunification du moi, ce développement personnel n'est qu'un premier stade qui va permettre de retrouver l'énergie rédemptrice à travers la réalité de nos liens et la réciprocité de notre écoute dans la compassion et l'empathie.

« Mutualité-relationalité »

C'est en effet cette mutualité, ce relationnel juste et vrai, qui est au centre de l'interprétation de la rédemption chrétienne que propose M. Grey. En se situant dans le contexte de la théorie des systèmes, cette signification de la rédemption comme élaboration de justes structures d'interrelation, comme dynamique de la relation, lui apparaît comme une véritable clé théologique : Dieu perçu comme source d'une forme plus profonde et plus juste de relation, comme une passion pour faire et re-faire, invitant l'humanité à participer à cette transformation du monde en vue d'y rétablir la mutualité brisée et d'y instaurer la justice.

Jésus est lui-même un exemple vivant de cette force vivifiante de la relation (Cf. spécialement Jean, 16 & 17). Les femmes de l'Évangile, du fait de leur attitude d'accueil, sont un terrain particulièrement favorable à ce dynamisme relationnel. Elles sont sans pouvoir mais il faut justement ré-imaginer le pouvoir non plus en termes de domination/soumission, mais comme un pouvoir qui « donne naissance » à ce qui est déjà là (pouvoir de guérir, d'exorciser, de prêcher, de compatir, de résister à l'injustice etc...)

Jésus a cherché à ouvrir une brèche durable dans les mécanismes élaborés par les hommes pour bloquer la mutualité entre eux. Cette énergie passionnée pour la justice l'a conduit à l'offrande totale de lui-même

que nous appelons sacrifice. Il a connu la nuit mais aussi la résurrection. Faire appel à la rédemption, c'est revendiquer l'énergie de la résurrection pour le monde.

Les Doctrines de la rédemption — « la réparation » —

Ce n'est qu'au chapitre VI que M. Grey présente ce que le mot rédemption véhicule pour la plupart des chrétiens : « c'est en mourant sur la croix que Jésus nous a sauvés », représentation de la rédemption qui s'appuie sur les différents modèles de doctrine visant à rendre compte du salut.

Les femmes, explique M. Grey, ne peuvent plus accepter la notion de « réparation » qui sous-tend la plupart de ces doctrines (grecque, latine, des temps modernes). Trop souvent utilisées pour symboliser l'humanité pécheresse ou encouragées à tout accepter au nom des souffrances de Jésus sur la croix, comme victimes et boucs émissaires, les femmes refusent de concentrer leur attention sur le symbole de la croix. Si Jésus a été mis à mort ce n'est pas à cause de la colère de Dieu mais à cause de son message de vie (la mutualité dans la relation). Elles qui ont toujours maintenu vivante l'aspiration de l'humanité à des modèles de relations plus justes et vraies, ne veulent plus parler d'expiation mais d'intégrité, d'unité à retrouver. Elles sont en quête d'un symbole de vie et pour elles cette qualité dynamique de la relation dans la mutualité participe à l'énergie divine créatrice/rédemptrice.

AVEZ VOUS LU ?

Comment, cependant, peut-elle fonctionner comme une force qui sauve, qui porte la culpabilité, le mal, la tragédie ? M. Grey, pour apporter des éléments de réponse, s'appuie ici sur la « process thought » et sur la théorie des systèmes. Elle joue aussi sur le mot anglais exprimant la réparation « atonement » qu'elle décompose en at-one-ment, mot dont le sens est alors focalisé sur l'idée d'unité à retrouver.

Elle fait également référence au processus psychothérapeutique qui vise à "sauver" un sujet, de relations brisées. Le péché par analogie n'est pas vu comme une culpabilité qu'il faudrait expier mais comme une servitude, une immaturité, dont il faut se libérer (pour participer à des cercles de relations toujours plus vastes car il ne faut pas en rester au niveau individuel et ne pas oublier le niveau socio-politique). La rédemption apparaît alors comme cette dynamique qui permet de surmonter les structures de péché qui ont provoqué la rupture de la mutualité (les féministes pensent très évidemment au sexisme).

Renouveler les symboles

Pour symboliser les événements rédempteurs, l'image de la naissance ne conviendrait-elle pas mieux, demande M. Grey ? Trop souvent associée à l'impureté ou à ses "à-côtés" sanglants, elle n'a pas été explorée théologiquement ; comme la création elle n'est pas sans souffrance et elle ouvre, comme la mort, sur des possibilités de transformations considérables. Elle n'évoque pas la désintégration mais une

nouvelle confiance.

Jésus, dans ce contexte, n'apparaît plus comme le victorieux, le grand prêtre ou la victime mais dans sa vérité relationnelle, engagé à incarner cette source créatrice qui donne inlassablement naissance au Royaume de Dieu, à la Nouvelle Création. La croix n'est plus alors que la protestation vivante contre l'injustice de toutes les crucifixions, un appel à prendre nos responsabilités pour éviter d'autres crucifixions.

Explorer d'autres voies

Dans son dernier chapitre M. Grey insiste sur la nécessité de sortir de nos catégories de pensée. Elles sont trop étroites et il nous faut explorer, à partir de l'expérience des femmes, passée et présente, d'autres pistes afin de formuler la rédemption de manière plus juste et plus vraie.

Conscientes des limites, de la finitude humaines, (faiblesses, échecs, etc...) il n'est pas question d'éliminer la dimension transcendante de la source de pouvoir relationnel qu'est Dieu. Un approfondissement croissant de la sensibilité agissante ouvre à cette grâce rédemptrice et offre de nouvelles possibilités de libération dans l'histoire.

Cette passion pour la relation juste peut conduire à mettre en cause le mariage lorsqu'il reste de type trop patriarcal (marqué par la domination et la dépendance) et pousser à la « gyn-affection », au lesbianisme, courant séparatiste inévitable

si le mariage traditionnel ne permet pas à la femme l'affirmation de soi.

Cette passion pour la relation doit également imprégner toute l'éducation, cet encouragement « à faire et re-faire »; et avoir sa place dans la célébration des sacrements. L'Eglise rappelle-t-elle assez aux chrétiens leur tâche essentielle : la lutte contre les structures d'oppression (dont le sexisme) et d'injustice ? Leur rappelle-t-elle assez le sens de la prière qui accroît la profondeur de la relation entre personnes, avec la création, avec Dieu ?

L'image du corps du Christ reflète la valeur salvique de l'interdépendance de toutes choses. La contribution des femmes par le biais du mouvement Femme-Eglise cherche à valoriser leur apport spécifique dans cet effort pour transformer le monde : après la peine, sentir la tendresse.

Point de vue

L'énergie dépensée par M. Grey impressionne. La profusion de ses arguments pour démontrer le pouvoir rédempteur de la relation risque cependant de nous submerger. Nous sommes souvent déconcertés, malmenés par les pistes qu'elle ouvre en adoptant la théorie des systèmes, la «Process thought» ou d'autres courants philosophiques présentés de manière trop succincte et rapide.

Si nous la suivons bien lorsqu'elle définit, à la suite d'autres auteurs, le péché comme le refus de la nature relationnelle de l'existence, le refus de croire en celui qui

donne la vie, elle nous laisse plus perplexes lorsqu'elle entreprend de préciser la nature de cette mutualité rédemptrice, tant les approches successives se bousculent et se brouillent un peu.

En effet, pour M. Grey ce terme recouvre « la relation juste », l'interdépendance, la réciprocité, la solidarité, l'échange, la tendresse, le respect et le souci de l'autre (dont les femmes seraient plus « porteuses », plus responsables), etc... aussi bien que la nécessité d'un projet social et politique pour lutter contre l'injustice et l'oppression. Or, peut-être parce qu'elle fait référence à un univers relationnel, M. Grey s'autorise à ne pas analyser le passage de l'individuel (toutes les premières notions) au collectif (le socio-politique). Ce flou laisse insatisfait.

Faut-il conclure qu'en cherchant à élaborer sa propre doctrine de la rédemption, M. Grey n'échappe pas aux reproches qu'elle adresse aux autres doctrines d'être limitées par la structure du langage comme par les conditions de leur production ?

Le titre de l'ouvrage vient cependant nous rappeler que M. Grey ne prétend pas enfermer le mystère chrétien dans des formules bien construites mais simplement redire, à la lumière de la vie spirituelle des femmes le rêve d'une création qui tout entière, dans les douleurs de l'enfantement, crie pour la rédemption.

Marcelline BRUN

La coéducation, conquête empoisonnée ?

SCHRITTE INS OFFENE - juin 1990
Luzern - Suisse

La coéducation, l'entrée des filles dans les écoles de garçons fut acquise de haute lutte par les féministes qui en attendaient l'égalité des chances pour filles et garçons. Aujourd'hui, elles préféreraient des écoles réservées aux filles. Les critiques du fonctionnement des écoles mixtes se multiplient aux USA, en Allemagne, en Grande Bretagne : garçons et filles y apprennent et intériorisent les stéréotypes masculins et féminins de la société. « C'est un système où les filles ont leur place, mais il fut institué par les hommes qui le contrôlent et il fonctionne dans l'intérêt de ceux-ci ».

Apparemment, les filles s'en trouvent bien, si du moins on s'en tient aux résultats scolaires. Mais, avec les matières de programme, elles y apprennent les idées et les comportements que la société attend d'elles.

La faute est d'abord aux enseignants, et l'article ne fait nulle différence, sur ce point, entre masculins et féminins. Même quand ils font attention de tenir là mesure égale entre filles et garçons, inconsciemment ils favorisent ces derniers. Il leur est très

difficile de faire autrement : les garçons soupçonnent toujours une préférence pour les filles et protestent bruyamment, au point que les filles elles-mêmes finissent par croire qu'ils ont raison.

De fait, on est obligé de consacrer plus d'attention et d'efforts aux garçons : indisciplinés, dissipés, il faut s'évertuer à les intéresser, il faut leur prodiguer louanges et encouragements si l'on veut obtenir des résultats. Les filles, elles travaillent toujours...

Nombre d'enseignants(tes) restent marqué(e)s par les préjugés courants : « les garçons ont plus de personnalité... d'imagination... d'ambition... » : donc plus intéressants ! Ces préjugés influent forcément sur leurs comportements et finissent par être intériorisés par les élèves, filles et garçons.

Les manuels, enfin, sont souvent encore plus lourdement sexistes que la société : les élèves n'y trouvent que ce que font et vivent les garçons et les hommes. Résultat : les garçons apprennent que tout

AVEZ VOUS LU ?

leur est dû, qu'eux seuls ont de l'importance ; et les filles, à s'écraser, à s'inférioriser. Naturellement, les garçons y perdent aussi en s'appropriant de tels réflexes.

Les féministes préféreraient en conséquence des écoles réservées aux filles, pour les protéger contre l'adaptation aux modèles et aux valeurs masculins ; pour leur permettre de s'affirmer, de mieux profiter d'un enseignement qui les prenne en compte

au lieu d'être adapté aux garçons. Plus largement, on réclame une pédagogie « féministe » c'est-à-dire totalisante, qui mette en oeuvre et inculque aussi les valeurs « féminines », qui au lieu de ne parler que de « tête et mains » parle aussi de « coeur et mains » ; une pédagogie non féminine, à l'exclusion du masculin, mais intégrant les deux.

Guy LUZSENSZKY

Recherches Féministes vol. 3 n° 2 1-10.1990 Gremf - 2e étage - Pavillon Jean Durand, Université Laval, Cité Universitaire QUEBEC, Canada G1K 7P4

L'université de Laval publie un numéro entièrement consacré à traiter le thème « Femmes et religions » Monique Dumais conclut l'introduction de ce numéro ainsi :

Un autre salut

« N'est-il pas temps de proposer « un autre salut » que celui annoncé uniquement par des hommes et transmis dans une tradition d'orientation patriarcale ? Même si les femmes ont participé depuis des millénaires à l'éducation dans la foi religieuse, elles commencent à peine, dans certaines religions et dans certaines Eglises chrétiennes, à exercer des fonctions d'enseignement et de direction.

Les recherches portant sur les femmes et les religions, particulièrement par des féministes, ont permis de soulever des questions trop longtemps passées sous silence, d'établir une problématique étayée, de développer une nouvelle herméneutique des textes religieux, de proposer des pistes d'engagement. Ce numéro de Recherches féministes rend compte de quelques-uns de ces travaux de recherche tant au Québec que dans d'autres parties du monde. Puisse-t-il soutenir et stimuler d'autres démarches heuristiques ! »

Monique DUMAIS

Nouvelle parution : Mary Martha

Mary Martha est le premier numéro d'une toute nouvelle revue internationale de femmes orthodoxes. Cette parution — qui a pu se réaliser grâce à un don du Conseil œcuménique des Eglises — est un petit événement à plus d'un titre : elle fait suite au Colloque de Femmes orthodoxes qui s'est réuni en Janvier 1990 en Crète, et — autre signe révélateur pour l'orthodoxie — ce bulletin est publié en Australie.

Après divers témoignages donnés en langue anglaise, on pourra lire en français le compte rendu de Véronique Lossky (Paris) sur le travail de l'Atelier consacré à « la place de la femme dans l'Eglise » au congrès de la Fraternité orthodoxe qui a eu lieu à Amiens du 1 au 4 novembre 1990. Un deuxième article, signé de M-Th Van Lunen Chenu (Forum Œcuménique — Groupe Femmes et Hommes dans l'Eglise) vient compléter le sujet.

Editeurs : Mrs Leonie B. Liveris — Orthodox Women's Network — 28 Kalari Drive — City Beach 6015 — Western Australia (BSS, 6 février 1991).

CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION

Femmes et christianisme

Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69002 LYON
(Renseignements : 78 42 11 26, avant 10 heures).

Prix Orange

Au SIDIC (Service d'Information et de documentation Judéo-chrétienne) 73, rue Notre Dame des Champs 75006 Paris, qui nous alerte sur le caractère particulièrement inopportun d'une éventuelle béatification d'Isabelle-la-Catholique, surtout au moment où Jean Paul II rappelle la nécessité de la tolérance dans nos sociétés pluri-religieuses et pluriculturelles.

Aux communautés chrétiennes qui, en ces temps de Carême, prévoient des célébrations pénitentielles, osant demander publiquement pardon pour le péché de sexisme, ainsi à Cincinnati (Ohio).

Prix Citron

Aux organisateurs de colloque qui continuent à faire le programme de ce genre de rencontre sans...intervenantes, ou sans leur donner accès aux conférences principales (Cf p.15).

Précision. Le prix orange décerné dans le n° 44 est encore plus savoureux qu'annoncé ; celui que nous avons appelé le « journaliste d'El Mundo », est en fait un théologien de grand renom en Espagne, Olegario Gonzalez de Cardenal.

**DECLARATION DE RESPONSABLES
DES GRANDES FAMILLES RELIGIEUSES DE FRANCE**

**NON AUX ARMES CHIMIQUES, BACTERIOLOGIQUES ET
NUCLEAIRES**

Paris, le 4 février 1991

Devant les dangers qui menacent l'humanité, les représentants des trois principales familles religieuses en France appellent les responsables politiques à tout faire pour mettre fin rapidement à la guerre du Golfe — dans le respect du droit international— et pour rechercher la paix dans la justice et la sécurité pour tous.

Avec tous les hommes soucieux de l'avenir de l'humanité, ils expriment leur réprobation pour tout ce qui, dans cette guerre fait courir un risque insensé aux populations civiles et au monde entier.

Il n'est donc pas pensable, pour défendre sa cause, d'utiliser des moyens — dont les armes chimiques, bactériologiques et nucléaires — qui n'ont en vue que la mort massive des populations civiles et la détérioration de la terre que Dieu créateur nous a confiée.

La guerre est un échec pour l'humanité, qu'elle ne soit pas la honte de notre temps.

Monsieur le Grand Rabbin de France, Joseph SITRUK
Monsieur Jean KAHN, Président du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France,
Monsieur le Docteur Tedjini HADDAM, Recteur de la Grande Mosquée de Paris,
Monseigneur JEREMIE, Président du Comité interépiscopal orthodoxe,
Monseigneur DUVAL, Président de la Conférence des Evêques,
Pasteur Jacques STEWART, Président de la Fédération Protestante de France.

(Document BIP)